

Les écritures d'origine indienne en Indonésie et dans le Sud-Est Asiatique continental

par

LOUIS CHARLES DAMAIS

Membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient

Ainsi qu'on le sait, les écritures en usage dans les pays du Sud-Est Asiatique avant l'introduction plus ou moins complète des alphabets arabe et latin sont toutes — à l'exception du Viêt-Nam et de certaines populations du Sud de la Chine — d'origine indienne. Le lieu précis d'où est parti le courant culturel qui devait avoir tant d'importance pour cette partie du monde est inconnu et il est d'ailleurs pratiquement certain qu'il n'est pas unique.

Il importe en effet de se poser tout d'abord la question suivante : comment l'influence de l'Inde s'est-elle en fait exercée dans toutes ces régions ? Doit-on songer à une conquête par des nobles ou des aventuriers « hindous » qui, pour une raison ou pour une autre, auraient dû quitter leur pays d'origine ? C'est la thèse la plus souvent admise, même si elle n'est pas toujours présentée aussi nettement et si elle est appuyée sur très peu d'arguments.

Il est à craindre qu'on ne puisse jamais donner une réponse simple à une telle question mais, avant d'aller plus loin dans les hypothèses, il est un fait saillant qu'il importe de relever : c'est que le vocabulaire sanskrit qui a enrichi le vieux malais, le vieux javanais et le vieux balinaï, est formé en grande partie de termes techniques et, ainsi que Stutterheim l'a déjà fait remarquer avant la dernière guerre, qu'il est surtout d'origine livresque. Certains auteurs ont prétendu que les « Hindous » installés en Indonésie ayant été obligés d'apprendre la langue locale et ayant épousé des femmes du pays, les langues qu'ils parlaient n'avaient tout naturellement laissé aucune trace dans les idiomes indonésiens. Cela semble bien invraisemblable, car tout groupe assez homogène et fortement organisé — conditions sans lesquelles on ne saurait expliquer, ni une « colonisation » (c'est-à-dire une prise de pouvoir politique par des étrangers), ni même la fondation de « colonies » au sens ancien, (c'est-à-dire d'établissements d'étrangers par exemple dans des régions côtières et vivant nettement séparés des régions restées sous une autorité locale) — ne peut man-

quer de laisser des mots concernant les objets ou faits de civilisation qui lui sont typiques, surtout dans l'hypothèse de mariages nombreux avec des Indonésiennes (1).

Toute hypothèse cherchant à aller plus loin devient extrêmement fragile et l'on remarquera que les auteurs parlant de « colonies hindoues » n'ont jamais précisé ce qu'ils entendaient au fond par là. Le terme « hindou » est d'ailleurs malheureux puisqu'il connote avant tout un groupe de doctrines, l'Hindouisme, dont on appelle par souci de simplification, les tendances les plus saillantes Śiwaïsme, Wiṣṇouisme et Brahmanisme — ce dernier terme étant d'ailleurs souvent employé lui-même comme synonyme d'Hindouisme —, alors qu'il est patent qu'en Indonésie en particulier, le Bouddhisme — au moins dans certaines régions et à certaines époques — a joué un rôle de premier plan.

Les conséquences de l'emploi d'expressions trop vagues comme celle de « colonies hindoues » que l'on se garde bien de préciser, sont que chez des écrivains n'ayant pas accès aux sources originales, on peut trouver des expressions telles que « les Rois hindous de Majapahit » ou l'« île hindoue » en parlant de Bali, etc., ce qui ne correspond guère à la vérité.

Il est possible que certains auteurs néerlandais en particulier aient employé le terme « hindou » (Hindoesch) dans le sens d'« hindouiste » sinon même simplement d'« indien », car le mot « Indisch » qui signifie littéralement « indien » était réservé, dans l'usage courant, à ce qui se rapportait aux « Indes » (Indië) au sens absolu du point de vue hollandais, c'est-à-dire aux Indes Néerlandaises. Pour toutes ces raisons et pour prévenir des malentendus possibles, il nous semble préférable de parler, pour le processus général, d'*indianisation* et, pour des cas plus précis, d'influence hindouiste ou bouddhique.

Bien que certains archéologues aient, à des degrés divers et avec des tempéraments différents — citons en particulier Brandes, Krom et Stutterheim — fait ressortir le caractère original de certains aspects des civilisations indonésiennes, l'impression générale que l'on retire de l'ensemble des ouvrages ou articles ayant abordé le sujet, est celui d'une société « d'Hindous » avec tout le vague que ce terme implique, superposée politiquement et culturellement à la population indonésienne, qui leur devrait à peu près tout. Il nous est impossible de discuter ici cette question qui devra être traitée à part et nous nous contenterons pour le moment de noter que les documents anciens originaux — inscriptions indonésiennes et textes étrangers mentionnant l'archipel indonésien — n'apportent pas le moindre appui à une telle hypothèse, au contraire. Si l'on veut faire remonter cette période de domination politique par des « Hindous » à une époque pour laquelle on ne possède pas le moindre document, c'est évidemment possible théoriquement, mais il faudra aussitôt ajouter que l'on n'en sait rien (2).

(1) Les apports portugais, chinois, arabes et néerlandais sont typiques sous ce rapport, mais leur étude est restée jusqu'ici assez superficielle.

(2) Il y a bien quelques inscriptions en langues dravidiennes à Soumatra, mais elles sont toutes de date nettement plus récente que les débuts de l'indianisation, aucune ne remontant plus haut que le XI^e siècle E.C.

Enfin, l'absence complète de mots d'une des langues parlées dans l'Inde à date ancienne (3) non seulement exclut croyons-nous toute domination politique d'Indiens (Hindous ou Bouddhistes) mais rend bien invraisemblable la présence d'établissements indiens permanents et fortement organisés à l'époque où les inscriptions commencent à nous fournir des données positives (4).

Tant que de nouveaux documents ne viendront pas nous prouver le contraire, la seule hypothèse qui ne force pas les faits et convienne au peu que l'on sait, est que l'indianisation du Sud-Est Asiatique s'est effectuée en partie par la présence de maîtres (*guru*) bouddhistes et hindouistes (surtout *śiwaïtes* semble-t-il mais des *wiṣṇouïtes* et brahmanistes ne sont certainement pas exclus) provenant de différentes régions de l'Inde, et surtout par l'influence que des personnes originaires des diverses contrées du Sud-Est Asiatique ont exercée dans leur pays natal après avoir passé un certain temps dans l'Inde. Les échanges commerciaux semblent bien avoir toujours été accompagnés d'échanges culturels. Il n'y a donc eu ni « conquête » ni « colonisation » indiennes, au sens actuel de ces mots. C'est seulement par cet aspect si négligé jusqu'ici de

(3) Il y a en effet quelques mots tamouls dans le vocabulaire malais et javanais, mais il s'agit là d'emprunts récents. Pour citer un exemple : le mot javanais moderne *pēlēm* (mangue) est bien d'origine tamoule. En fait, il ne signifie par lui-même, dans cette dernière langue, que « fruit » et c'est *mām-palam* qui veut dire « mangue » forme qui a d'ailleurs donné en malais *mampēlam* et *mēmpēlam*. Mais si *pēlēm* est le mot le plus usuel en javanais moderne, il n'en est pas de même en javanais ancien où *poh* est seul utilisé, en particulier dans les toponymes. Cf. aussi le balinaï *poh* et le malais *pauh*.

(4) En ce qui concerne l'architecture et la statuaire, disons seulement ici que, malgré des influences diverses facilement constatables, tout ce qui a subsisté nous prouve que chaque unité ethnopolitique connue a développé un caractère original indéniable, chacune d'entre elles portant nettement l'empreinte de son « génie local ». On a trop souvent, surtout en ce qui concerne l'Indonésie, insisté d'une façon unilatérale sur les éléments empruntés en taisant presque complètement ce qui différencie les styles du Sud-Est Asiatique des styles de l'Inde. Ici encore, la terminologie est en partie fautive, car, même en français, on a parlé presque uniquement d'art indo-javanais, alors que cet art n'est pas plus « indo-javanais » que l'art cham n'est « indo-cham ». Ce qui est indien — personne ne songe à le nier — est le symbole ou la déité représentée, mais la réalisation est bien, suivant les cas, khmère, chame, javanaise, etc. Personne n'a, pour autant que nous sachions, songé à appeler l'art de la Renaissance gréco-italien ou gréco-français etc. et pourtant, les œuvres javanaises ont plus d'indépendance vis-à-vis de leurs « modèles » indiens que telle statue de la Renaissance comparée à une œuvre grecque de sujet analogue.

Nous ne parlons pas des cas — assez rares — où une statue retrouvée à Java, est nettement de facture étrangère. C'est ainsi que le bronze reproduit à la planche 158 du *Java* de K. With (Hagen, 1920) ne peut en aucun cas être considéré comme un produit de l'art javanais. Aucune origine n'est d'ailleurs indiquée, pas plus par With (p. 160) que dans le Catalogue du Musée de Leiden (V. p. 72). Il s'agit en tout cas nettement d'une statue provenant du Sud de l'Inde. Il est de même possible — mais non certain — que certaines statues de bronze ou de pierre, de style Amarāwati et qui sont parmi les plus anciennes retrouvées dans l'Archipel Indonésien, soient de facture étrangère.

l'indianisation de ces régions et que M. G. Coedès est sauf erreur le premier à avoir mentionné nettement dans son ouvrage *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, que l'on peut expliquer les analogies que présentent certains traits des cultures hindouistes ou bouddhistes de l'Indochine géographique et de l'Indonésie avec les régions les plus diverses du continent indien (5).

On pourrait s'étonner de ce que nous nous soyons laissé entraîner dans une aussi longue digression avant de revenir à l'écriture. La raison en est que l'usage d'un système conventionnel de signes pour noter les sons de la langue est l'un des principaux biens culturels dont l'origine indienne ne fait aucun doute et dont l'adaptation dans le Sud-Est Asiatique semble bien due, non à l'action d'étrangers munis d'un pouvoir politique, mais à l'interaction de contacts entre des *guru* étrangers et une élite locale. Car il y a eu adaptation. Bien que le système phonétique des langues indonésiennes n'ait pas présenté de grandes difficultés pour être noté dans une écriture indienne, des hésitations dans les plus anciens textes connus montrent que certains problèmes se sont posés dès le début. En particulier pour noter la voyelle dite *pépét* (6) et, dans les cas d'hiatus, s'il fallait écrire par exemple *dua*, *duwa* ou *dwa* (« deux ») ou encore *sia*, *siya* ou *sya* (« neuf ») (7).

Pour les langues comme le khmèr et le thaïlandais, au vocalisme beaucoup plus riche que celui du sanskrit, le problème était, au contraire, de créer plusieurs signes vocaliques nouveaux en gardant les mêmes principes.

A ce sujet, il n'est pas indifférent de noter que les types d'écritures qui se sont répandus dans le Sud-Est Asiatique semblent provenir tous du Sud de

(5) On peut citer comme exemples de la diversité des régions d'origine de faits culturels indiens s'étant incorporés à la culture javanaise : la conversion de Java au Bouddhisme qui est due selon les sources chinoises à un prince kashmirien Guṇawarma (voir la traduction de sa biographie par Chavannes dans *T'oung-Pao* (2), V, 1904, pp. 193-206.

La majorité des types d'écriture qui vient du Sud de l'Inde ; un d'entre eux cependant, est originaire du Nord.

L'épigraphie qui nous prouve des contacts étroits et réguliers d'une part avec la grande Université bouddhique de Nālandā dans le Bengale actuel, et de l'autre avec le royaume Chola, dans la région de l'actuelle ville de Negapatam.

C'est enfin dans un manuscrit du Nepal que l'on trouve des illustrations représentant — entre autres — les statues bouddhiques les plus célèbres de l'Indonésie. (Cf. FOUCHER, *Etude sur l'inconographie bouddhique de l'Inde*, Paris, 1900).

On pourrait multiplier ces exemples.

(6) Transcrite *é*, la prononciation étant à peu près celle du digramme *eu* français de « peur » (mais plus bref), donc plus en arrière que le *e* de « je », « le », etc.

(7) Il est curieux que les mêmes problèmes se soient posés aux autorités néerlandaises lorsqu'elles ont voulu fixer pour les besoins de l'enseignement une orthographe en lettres latines. Ils ne sont d'ailleurs pas encore résolus d'une façon définitive à l'heure actuelle. Dans l'usage local, en dehors de simples équivalences orthographiques, les nécessités métriques ont, ici comme dans d'autres cas, favorisé la conservation des variantes. C'est ainsi que, si l'on a besoin de deux syllabes, on écrira *du(w)a* et *si(y)a*, mais si l'on n'a place que pour une seule, on emploiera *dwa*, *sya*, etc.

l'Inde. Les variétés septentrionales ont bien été employées çà et là mais, au contraire des formes méridionales, elles n'ont pas donné naissance à des alphabets nationaux.

Le plus important de ces alphabets du Nord de l'Inde est celui que le Bouddhisme a répandu dans toute l'Asie, au moins pour des formules sacrées, sinon dans tous les cas pour des textes entiers. C'est aussi dans cet alphabet que les Bouddhistes chinois et par eux, les Japonais, ont appris le sanskrit, lorsqu'ils ne se contentaient pas d'une transcription en caractère chinois. Son nom est *siddhamātrkā* ou, plus brièvement *siddham* (8), mais on le trouvera mentionné la plupart du temps dans la littérature épigraphique néerlandaise sous le nom de « prénāgarī » qui manque de précision car si la *siddhamātrkā* est en un certain sens une écriture prénāgarī, elle s'est fixée comme écriture sacrée des textes bouddhiques et n'est pas plus l'ancêtre directe des nāgarī modernes — dont la dewanāgarī est la plus connue — que les autres variétés « prénāgarī ».

En Indonésie, l'écriture *siddham* est attestée à Soumatra, à Java et à Bali tandis que des variétés plus récentes de *nāgarī* (fin du XIII^e siècle E.C.) ne se trouvent qu'à Java. En pays khmèr, l'usage de variétés prénāgarī semble avoir été restreint à des inscriptions digraphiques qui donnent un même texte en deux écritures, ce qui n'est jamais le cas dans les documents découverts jusqu'ici en Indonésie.

On a voulu voir dans l'écriture *siddham* une écriture bouddhique par opposition à l'écriture paléojavanaise qui aurait été hindouiste, en particulier śiwaïte. S'il est exact que l'écriture *siddham* semble exprimer surtout des textes bouddhiques (9), il est certain qu'il existe des textes d'inspiration bouddhique dans d'autres types d'écriture en particulier dans la variété paléojavanaise. Ici comme dans d'autres domaines de la culture indonésienne, il semble inexact de vouloir découvrir une opposition alors qu'il y a simplement eu coexistence.

Le type d'alphabet du Sud de l'Inde qui s'est révélé le plus important et dont la destinée dans le Sud-Est Asiatique devait être si brillante, est aussi celui qui a livré les plus anciens spécimens connus dans cette région. On l'appelle *pallawa* du nom de la dynastie indienne des *Pallawa* (10) qui semble l'avoir créé. Il se retrouve avec des variantes peu importantes au Fou-nan, au Champa, au Cambodge, en pays môn, à Sounda (Java Occidental), à Java Central et Oriental, à Kalimantan (Bornéo) Oriental (11), à Soumatra (où il s'est

(8) Cf. *L'Inde Classique*, II, pp. 677-678 et les planches d'alphabets, pp. 690-692.

(9) Nous ne disons pas « uniquement » car il est des cas où la teneur du texte ne permet pas de décider si l'inscription est bouddhique ou non.

(10) Pour l'histoire de cette dynastie, voir en particulier L. de la Vallée Poussin, *Dynasties et Histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes*, *Histoire du Monde*, t. VI², pp. 258-271. On trouvera des exemples d'alphabets pallawa dans *L'Inde Classique*, II, pp. 696-698.

(11) Il existe un rocher inscrit d'inspiration bouddhique à Kalimantan occidental, publié par le Dr. B. Ch. Chhabra dans *Expansion of Indo-Aryan Culture during Pallava Rule*, *Journal and Proc., As. Soc. of Bengal (Letters)*, I, 1935, pp. 41-44, mais les photos et les fac-similés conservés aux Archives du Service Archéologique de l'Indonésie étant trop peu nets, nous n'osons décider s'il s'agit d'une écriture pallawa ou paléojavanaise. Cette dernière possibilité semble cependant la plus vraisemblable.

perpétué plus longtemps) et dans la Péninsule Malaise. Les plus anciens documents s'étendent selon une datation surtout paléographique qui sera peut-être à revoir dans certains cas, du II^e au VIII^e siècles E.C. environ.

Parmi les plus anciens monuments se trouvent de courtes légendes sur chatons de bague trouvés par M. L. Malleret à Oc-Èo et qui sont donc à considérer comme provenant du royaume du Fou-nan (12). Leur datation se révèle délicate car il n'est pas impossible que l'écriture employée sur de tels objets soit archaïsante. Il n'en est pas de même pour les quelques grandes inscriptions conservées de ce royaume, telle la stèle de Vō-Canh (en sanskrit) dont l'écriture, très archaïque, semble dater du III^e siècle E.C. (13). Pour le Champa, on a les inscriptions en sanskrit de Bhadravarmma et une en cham sans nom royal qui doivent remonter au IV^e siècle E.C. Ce dernier document est d'ailleurs le texte le plus ancien attesté en une langue indonésienne (14).

La paléographie de ces inscriptions est très proche de celle des *yūpa* (poteaux sacrificiels) au nombre de sept, découverts à Kalimantan Oriental (région de Kutai) que l'on peut dater d'environ 400 E.C. (15). Les six inscriptions retrouvées du royaume de Taruma (sanskritisation de *Tarum* qui est le nom indonésien de l'indigo) qui se trouvent à de grandes distances les unes des autres dans la partie occidentale de Java (pays de Sounda) semblent être un peu plus jeunes, soit environ 450 E.C. (16).

Dans la Péninsule Malaise, le monument le plus remarquable est une inscription bouddhique (ceux que nous venons d'énumérer sont tous hindouistes) due à un navigateur de la Terre Rouge (*Raktamrttika* en sanskrit, le Tch'e T'ou des sources chinoises) du nom de Buddhagupta et que l'on considère comme datant du milieu du V^e siècle E.C. (17). D'autres textes de cette région sont peut-être plus anciens.

(12) Cf. G. COEDÈS, *Le site de Go Oc-Èo, ancien port du royaume du Fou-nan*, dans *Artibus Asiae*, X, 1947, pp. 193-199.

(13) Cf. G. COEDÈS, *Etats Hindouisés*, Paris, 1948, p. 74. On trouve une photographie de la face a de cette stèle dans L. Finot, *Notes d'Epigraphie*, BEFEO, XV, face à la p. 4.

(14) Cf. G. COEDÈS, *Etats Hindouisés*, p. 85. Une photographie de cette inscription en vieux cham a été publiée dans l'article original de M. Coedès dans *Mélanges F.W. Thomas, New Indian Antiquary*, extra serie, I, 1939, pp. 46-49. Pour la paléographie des inscriptions de Bhadravarmma on se reportera aux *Notes d'Epigraphie* de Finot, BEFEO, II, pp. 185-191.

(15) On trouvera des fac-similés des inscriptions du Mūlawarmma dans les *Bijdragen v.h. Koninklijk Instituut (BKI)*, 74, 1918, face à la p. 232, à la fin de l'article du prof. Vogel, *The Yūpa inscriptions of King Mūlawarman*.

(16) Cf. les excellentes photographies des quatre inscriptions connues avant la guerre de *Pūrṇawarmma* dans l'article dû également au prof. Vogel et publié dans *Publicaties v.d. Oudheidkundigen Dienst*, Batavia, 1925, planches 27-33.

(17) Voir d'excellentes photographies d'estampages de ce texte dans l'article du Dr. Chhabra cité plus haut, *Expansion of Indo-Aryan Culture...* pl. 3.

Du pays môn, on a des inscriptions qui peuvent être datées du VI^e ou VII^e siècles E.C. (18).

Si l'on passe maintenant aux documents datés, on ne peut que regretter que le millésime (en toutes lettres) du plus ancien d'entre eux qui est dû à un roi du Champa nommé Śambhuwarmma, soit si endommagé qu'il n'en reste que le nombre désignant les centaines. Ce détail est cependant important puisqu'il s'agit d'un 4, ce qui nous apprend que ce texte est du V^e ou VI^e siècle E.C. (19).

Pour le Cambodge, il ne semble pas y avoir de documents datés remontant au V^e siècle Śaka — époque qui est d'ailleurs celle du Fou-nan — mais il y en a un assez grand nombre du VI^e, ce qui correspond aux VI^e-VII^e siècles E.C., le plus ancien étant de 598 E.C. (20).

En Indonésie, c'est Soumatra qui nous fournit les plus anciens textes (en vieux malais) datés avec précision. Ils sont à peu près contemporains du séjour de Yi-tsing à Śrī Wijaya dont ils proviennent. Trois inscriptions bouddhiques s'échelonnent de 682 à 686 E.C. (21).

Java vient ensuite avec une inscription du 6 Octobre 732 E.C. due au roi Sañjaya (22) et enfin la Péninsule Malaise avec la célèbre inscription de Ligor du 15 Avril 775 E.C. (23).

Ce qui est intéressant et que l'on pourra constater en consultant les planches publiées plus loin, c'est que pour toute cette période, à quelques différences de détail près, les inscriptions contemporaines de toutes ces régions emploient le même type d'écriture dérivé du type pallawa. Il y a donc, disons

(18) Les plus anciens textes épigraphiques mônns connus sont deux fragments publiés par M. Coedès dans *A propos de deux fragments d'inscription récemment découverts à P'ra Pathom (Thaïlande)* cf. *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, séance du 21 Mars 1952, *Cinquantième de la fondation de l'École française d'Extrême-Orient*, pp. 27-31, avec photographies des deux fragments. Pour un texte postérieur d'environ deux siècles, voir la planche VIII accompagnant l'article de Halliday et Blagden, *Les Inscriptions môn du Siam* dans *BEFEO*, XXX, pp. 81-105.

(19) Pour cette si importante inscription, voir L. Finot, *Notes d'Épigraphie* dans *BEFEO*, III, pp. 206-210, avec une photo d'estampage et aussi Chhabra, *Expansion...*, pp. 50-51.

(20) Cette inscription a été publiée par M. Coedès dans *Études Cambodgiennes* XXXVI dans *BEFEO*, XLIII (1943-46), pp. 1-8.

Cette date de 598 E.C. est un point fixe pour le premier roi du Cambodge, Bhawawarmma I, en train d'effectuer la conquête du Fou-nan.

(21) Voir G. COEDÈS, *Les Inscriptions malaises de Çrīvijaya*, *BEFEO*, XXX, pp. 29-80.

(22) Voir une photo dans l'article du Dr. Chhabra cité plus haut, pl. 6.

(23) Voir G. COEDÈS, *Le Royaume de Çrīvijaya* dans *BEFEO*, XVIII, N° 6, pl. I et II. Les photographies sont aussi reproduites dans Chhabra, *Expansion...* pl. 4 et 5.

du II^e au VIII^e siècles E.C. une grande unité graphique dans tout le Sud-Est Asiatique. Et c'est seulement à Java qu'au cours du VIII^e siècle se développe un type d'écriture nettement original qui n'en est probablement pas dérivé, et sur lequel nous revenons plus loin.

A partir de cette époque, les alphabets se différencient petit à petit dans chaque région au point de n'être bientôt plus lisibles d'un pays à l'autre sans étude spéciale. Ce faisant, chaque groupe culturel a développé un trait particulier. Au Cambodge par exemple, un élément fort modeste au début, le « cheveu » qui se trouvait au-dessus de la plupart des caractères, a pris une importance de plus en plus grande au point de devenir l'élément caractéristique de cette écriture à l'époque actuelle. A Java et à Bali, ce cheveu s'est allongé à la droite du caractère et l'a ainsi pourvu il y a quelques siècles d'un jambage supplémentaire. En Birmanie, une stylisation très poussée a fait donner le plus possible aux caractères la forme d'éléments de cercle. En Thaïlande au contraire, la plupart des caractères sont anguleux. A côté de ces alphabets aux formes relativement compliquées, les dérivés modernes de ceux de Kalimantan (Bornéo) de Sulawési (Sélèbès) et de Soumatra, ont simplifié à l'extrême la graphie des lettres. Il en est même pour les alphabets des Philippines. Le résultat est qu'actuellement il n'y a à première vue aucun rapport entre les écritures birmane et môn, thaïlandaise, khmère, lao, tai, chame, batak, dayak, lampung, javanaise et balinaise, bougainaise et makasar et les différents alphabets qui sont à peu près tombés en désuétude aux Philippines (pour ne citer que les principales variantes). Elles dérivent cependant toutes en dernier ressort d'un type indien du Sud (24).

Un fait curieux est que, à Java, il se développe assez tôt, — au moins dès le milieu du VIII^e siècle E.C. — à côté de l'alphabet pallawa, un type

(24) Comparer, pour les différents alphabets indiens du Sud, les tableaux publiés dans *L'Inde Classique*, II, pp. 696-698.

Pour l'écriture thaïlandaise, voir les planches de l'étude de M. Cœdès *History of the Thai writing*, Bangkok, B.E., 2468 [= 1924 E.C.] où l'on trouvera également des types khmèrs, birmans, etc...

Pour l'Indonésie, le seul ouvrage d'ensemble, maintenant bien vieilli, mais qui peut cependant rendre des services, est Holle, *Tabel van Oud- en Nieuw-Indische Alphabetten*, Batavia, 1882. On y trouve non seulement des types indiens, mais aussi plusieurs alphabets indonésiens modernes.

Dans l'ensemble, très peu de photographies d'inscriptions javanaises ont été publiées. Il y a bien un certain nombre d'articles accompagnés d'une reproduction photographique du texte, mais nous ne pouvons songer à les énumérer ici. Citons, comme recueils : A.B. Cohen-Stuart, *Kawi-Oorkonden*, Leiden, 1875, avec un volume de fac-similés en général excellents (abrégé en KO) ; Brandes, *Oud-Javaansche Oorkonden*, édition posthume de Krom, Batavia 1913 (abréviation : OJO) où l'on trouvera quelques médiocres reproductions surtout de fragments d'estampage ; *Inscripties van Nederlandsch-Indië*, I, Batavia, 1940 avec quatre planches nettement meilleures.

Bali se trouve sous ce rapport mieux partagé car les 23 planches jointes aux *Epigraphia Balica* de Van Stein Callenfels, VBG, 66, fasc. 3, 1926 (titre abrégé en EB) sont bien lisibles, ainsi que les photographies d'inscriptions dans le volume de planches des *Oudheden van Bali* de Stutterheim, Singaradja, 1930.

d'écriture dont les principes sont toujours les mêmes, mais qui a une physiologie bien à lui et qui peut donc être qualifié de javanais, bien qu'il ait servi à noter des textes en vieux malais (mais provenant de Java) aussi bien qu'en vieux javanais, en vieux balinaï, en vieux soundanais et même en sanskrit.

Un assez grand nombre de documents en cette écriture, non datés, mais qui ne sauraient être postérieurs au IX^e siècle E.C., sont des textes sur feuilles d'or et d'argent : la *gāthā* bouddhique *ye dharmā...*, des alphabets, des formules sacrées, des *dhāraṇī*, de courtes légendes sur des statuettes de bronze, et enfin, sur pierre, les quelques mots qui accompagnent certains bas-reliefs du Bārā Buḍur, etc.

Le plus ancien texte connu et daté en écriture paléojavanaise est une inscription bouddhique en sanskrit, de 750 E.C. (25). Elle est donc à peu près contemporaine des inscriptions javanaises les plus récentes en écriture pallawa (inscription de Sañjaya du 6 Octobre 732 E.C.). Une filiation directe est en conséquence pour le moins douteuse, car les différences typiques de certains caractères dans les deux genres d'écritures ne peuvent s'expliquer par une évolution dans un espace de temps aussi réduit. Si l'écriture paléojavanaise dérive de la pallawa, il faudra admettre que sa différenciation remonte nettement plus haut que le plus ancien texte connu jusqu'ici et que les deux ont subsisté côte à côte avant la disparition à Java du type pallawa. C'est évidemment possible en soi, mais jusqu'à ce que de nouveaux documents permettent plus de précision dans les détails, il semble plus prudent de n'admettre aucune filiation directe entre les deux types qui seraient dans ce cas des développements parallèles d'un ancêtre indien commun.

Il est intéressant de noter qu'il existe quelques inscriptions — rares semble-t-il et fort courtes — trouvées en pays khmèr et dans la Péninsule Malaise qui emploient cette écriture paléojavanaise. Cette variété est celle que l'on retrouve dans les quelques mots qui accompagnent certains reliefs du Bārā Buḍur et que l'on peut dater du milieu du VIII^e au milieu du IX^e siècles E.C. ou, pour fixer les idées, aux alentours de l'an 800 E.C., d'après ce que nous apprennent d'autres inscriptions datées (26). On doit avoir affaire ici à des traces de ces contacts entre Javanais et habitants du Sud-Est Asiatique continental qui ont certainement existé à cette époque, mais sur lesquels nous sommes malheureusement bien mal renseignés. Des recherches systématiques permettront peut-être de jeter un jour quelque lumière sur ces questions.

Bien que l'on désigne couramment ce type d'écriture sous le nom d'écriture de Java Central, l'un des plus anciens documents qui l'ait utilisé a été trouvé dans la partie orientale de l'île (inscription de Kañjuruhan du 28 Novembre 760 E.C.). Mais il est exact que le plus grand nombre d'inscriptions en cette variété d'écriture, arrondie, penchée et généralement fort élégante, vient du Centre de l'île. Dès la fin du premier quart du X^e siècle E.C., où le pouvoir

(25) Cette inscription a été publiée par De Casparis dans *Prasasti Indonesia I* (Bandung, 1950), pp. 1-11, mais cet auteur interprète le millésime 752 E.C. Voir notre discussion de la date dans *BEFEO*, XLVI (1952), pp. 20-21 et XLVII (1955), pp. 246-250.

(26) En fait, on manque totalement de points de repère, très peu de documents en cette écriture étant datés et il est probable que cette datation est trop basse.

politique a passé à l'Est pour plusieurs siècles, donc dès les règnes de Tuloḍong (vers 919 E.C.) et de Wawa (928 E.C.), et définitivement à partir de Pu Siṅḍok (de 929 à 947 E.C. environ), on trouve une variante de l'écriture paléojavanaise, droite, plus anguleuse, aux traits sobres qui, à partir de Air-langga (vers 1020 E.C.) se stylise et devient fort décorative. Différentes variétés nettement différenciées se succèdent alors pendant la dynastie dite de Kēḍiri (de 1117 environ à 1222 E.C.), celle de Singhasari (de 1222 à 1292 E.C.) et enfin la période de Mājapahit (de 1292 à 1500 E.C. environ) pendant laquelle les documents sont malheureusement proportionnellement beaucoup plus rares que pour les périodes précédentes.

Au X^e siècle E.C., on assiste à l'apparition d'une écriture monumentale aux traits épais, qui se rapproche par certains côtés du « pāli carré » (27). Elle est surtout employée pour des textes courts, en particulier, des chronogrammes, de courtes légendes sur des manches de miroir ou autres objets de bronze, etc. Fort décorative, elle se complique bientôt de petites fioritures et d'une tendance à rendre la silhouette des caractères aussi semblable entre eux que possible. Le résultat est que dès que les petits détails qui distinguent les caractères les uns des autres sont ruinés ou simplement effacés, la lecture en devient très difficile ou même impossible. Les archéologues néerlandais l'ont désignée le plus souvent sous le nom « d'écriture carrée de Kēḍiri » probablement parce que les premiers documents découverts dans cette variété d'écriture provenaient de la région de Kēḍiri. Mais le fait qu'elle a été également utilisée non seulement dans plusieurs régions de Java mais aussi à Bali, rend une telle dénomination bien peu adéquate et il nous paraît préférable de parler d'écriture « carrée » sans plus (28). Pour autant que nous sachions, cette écriture est inconnue à Soumatra et dans l'Indochine géographique et l'on a donc affaire à un développement purement javanais (29).

Pendant la dernière partie de la période épigraphique (à partir du début du XIV^e siècle E.C.), on trouve, même sur des monuments lithiques, des variétés plus cursives et en tout cas assez éloignées du type monumental utilisé jusqu'alors dans les chartes officielles (30).

(27) Voir pour cette dernière écriture, l'alphabet à la p. 185 de V. Henry, *Précis de Grammaire Pālie (Bibl. de l'EFEO, vol. II)* et aussi *l'Inde Classique*, II, pp. 699-701, où elle est appelée « birman carré ».

(28) Pour des reproductions de documents en écriture carrée, on consultera entre autres :

STUTTERHEIM, *Oudheden van Bali* (nous abrègerons en OB), vol. de planches (1930), fig. 109, 110, 111, 112 (photographies).

KERN dans KVG, VII, p. 80 (fac-similé).

HOLLE, *Tabel van Oud-en Nieuw-Indische Alphabetten* (1882), col. 162, 169, 188 et p. 48, 3^e bande horizontale (fac-similés).

GORIS-DRONKERS, *Bali, Cults and Customs*, pl. 309 (photo).

(29) La ressemblance de plusieurs caractères avec le « pāli carré » semble en effet être fortuite.

(30) Cf. par exemple BRANDES, *OJO*, pl. 14 qui reproduit un fragment d'inscription de la fin du XV^e s. E.C.

Un peu plus tardivement, le Centre de l'île, jusqu'alors à peu près muet depuis le XI^e siècle E.C., révèle quelques inscriptions de sanctuaires de montagne dans une écriture épaisse, raide et dénuée de toute élégance. Aucun de ces documents ne semble antérieur au XV^e siècle E.C. Le plus grand nombre de textes — tous fort brefs — en cette écriture ayant été trouvé au Cañdi Suku sur les flancs du Mont Lawu à l'Est de Solo, on désigne souvent cette écriture sous le nom de « type Suku » (31).

On ne possède ensuite pour faire la jonction avec l'écriture moderne que quelques textes très courts (dédicaces de monuments et chronogrammes) et d'assez nombreux manuscrits dont l'étude systématique du point de vue paléographique est encore à faire. Il semble du moins certain que les types modernes — popularisés par les textes imprimés et l'enseignement à l'école — remontent à des variétés de Java Oriental, l'écriture droite actuelle étant très proche des quelques textes monumentaux conservés, alors que l'écriture penchée doit provenir d'un type plus cursif (32). Les types d'écriture tardifs du Centre (Suku, etc.) semblent avoir disparu sans laisser de trace.

A Bali, l'écriture *siddham*, en dehors de l'inscription bilingue (sanskrit et vieux balinaise) et digraphique de 914 E.C. (33), n'est représentée que par des formules bouddhiques sur des disques de terre cuite ayant reçu l'empreinte d'un cachet.

En ce qui concerne le type paléojavanais, qui se différencie d'ailleurs bien vite de sorte que l'on peut parler de type paléobalinaise, les inscriptions datées les plus anciennes (fin du IX^e siècle E.C.) sont sur cuivre et ne sont pas des originaux, mais des copies datant d'environ un siècle plus tard.

En dehors de fragments de textes non datés mais qui sont, croyons-nous, antérieurs à 900 E.C., le document original le plus ancien, déjà cité plus haut à propos de sa partie en écriture *siddham*, date aussi de 914 E.C., est en une variété très proche des écritures de Java Oriental de la même époque. Il est cependant difficile de dire si cette parenté est due à un emprunt direct ou non. On a une inscription en sanskrit, que nous avons datée de 953 E.C. (34) qui est dans une écriture de style plutôt javanaise. Après les types sobres du début, l'écriture se stylise et certaines variétés, typiquement balinaises, sont d'une grande élégance. Au XIV^e siècle apparaissent aussi des formes plus cursives (35).

L'écriture « carrée », connue également à Bali ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, y est employée à partir du XI^e siècle E.C. sur des mausolées, des statues et des objets en métal.

(31) Voir pour un exemple de cette écriture le tableau joint à l'article de Mlle Martha A. Muusses dans *TBG* 62, 1923, face à la p. 512.

(32) Cf. pour les caractères imprimés modernes, les tableaux dans *Notices sur les caractères étrangers anciens et modernes...* réunies par Ch. Fossey, nouvelle édition, Imprimerie Nationale Paris, 1948, pp. 364-366.

(33) Il s'agit de la colonnette dite de « Sanur ». Cf. STUTTERHEIM dans *Acta Orientalia*, XII, 1934, pp. 126-132 avec photographie de l'inscription. Cf. d'autre part notre datation de ce monument dans *Et. Bal.* I, *BEFEO*, XLIV, pp. 121-128.

(34) Voir, pour la discussion des données, *Et. Bal.* II, *BEFEO*, XLIV, pp. 129-139.

(35) Cf. par ex. STUTTERHEIM, *OB*, volume de planches, fig. 115.

L'écriture moderne, d'un *ductus* nettement différent de celui de l'écriture javanaise, est dérivée de celle des manuscrits dont un assez grand nombre a heureusement échappé à la destruction, mais là encore, une étude systématique reste à faire (36).

De Bali, l'écriture balinaise a passé à Lombok, la « Terre des Sasak », mais jusqu'ici une seule courte inscription (quatre mots) en écriture balinaise y a été retrouvée. Il s'agit d'une épitaphe bilingue (la *ṣahāda* en arabe et un chronogramme en sasak (37). Les manuscrits sur olles montrent qu'on a adapté l'écriture balinaise aux besoins du sasak.

A Soumatra, l'écriture pallawa s'est développée indépendamment et a donné naissance à un type d'écriture que l'on peut appeler paléosoumatranais car il présente des particularités inconnues ailleurs.

Cependant le type d'écriture paléojavanais s'y retrouve aussi, en particulier dans un document découvert récemment, d'inspiration bouddhique et rédigé en sanskrit, non daté, mais qui ne saurait être, croyons-nous, postérieur au X^e siècle E.C. (38). Un autre, en vieux malais mais dont la date, javanaise dans ses détails, prête à controverse, est en tout cas du X^e siècle Śaka (39).

Entre ces documents et les inscriptions d'Ādityawarmma (XIV^e siècle E.C.) on n'a que quelques documents isolés, tous en écriture paléosoumatranaise (40). On remarque dans ces inscriptions certains détails qui indiquent nettement que le type d'écriture descend d'une variété pallawa et non du type paléojavanais. Il y a donc bien eu à Soumatra un développement de l'écriture indépendant de l'évolution des diverses variétés graphiques à Java.

On retrouve cette filiation pallawa d'une façon très nette dans une inscription en vieux khmèr publiée par M. Coedès. Ce document que nous

(36) L'Imprimerie Nationale ne possède pas de caractères balinaï, mais on trouvera un alphabet cursif moderne assez proche des caractères d'imprimerie utilisés à Bali dans *l'Inde Classique*, II, pp. 699-701, dernière colonne.

(37) Cf. STUTTERHEIM dans *Djâwd*, XVII, 1937, pp. 309-310 avec photographies.

(38) Cette inscription se trouve sur le territoire d'un village appelé Batu Bedil dans la partie la plus méridionale de Soumatra (Districts Lampung), à quelque 80 km. à l'Ouest de Teluk Betung, à proximité de la rive gauche de la rivière Ilahan. Nous croyons savoir qu'elle sera éditée prochainement par les soins du Service Archéologique de l'Indonésie.

(39) Les deux dates extrêmes proposées sont 997 et 1044 E.C. Il s'agit de l'inscription de « Bawang », cf. *BEFEO* XLVI, pp. 100-101 et XLVII, pp. 130-133 où nous avons interprété le 12 Novembre 997 E.C.

(40) Ce sont : Un Lokanātha de bronze avec une courte inscription bilingue (vieux malais et sanskrit) de 1039 E.C.

Une courte inscription sur pierre en vieux malais de 1179 E.C.

Une inscription bilingue (vieux malais et tamoul) de 1213 E.C., malheureusement en partie indéchiffrée.

Un *caitya* de pierre de 1242 E.C. D'autres inscriptions sur des *caitya*, non datées mais dans une écriture tout à fait semblable et rédigées aussi en vieux malais, doivent dater de la même époque.

appellerons inscription de Grahi, est daté du 25 Mai 1183 E.C. Il a été trouvé en territoire thaïlandais, mais dans une région qui faisait partie du pays khmèr à l'époque où le texte a été rédigé. Non seulement la filiation pallawa, mais certains autres détails montrent qu'il s'agit bien d'une écriture soumatranaise. On a ainsi la preuve que cette dernière a été employée hors de Soumatra (41). Il y a là un petit problème que de nouveaux documents permettront peut-être de résoudre et qui montre que dans certains cas la paléographie d'un document peut présenter autant d'intérêt que la teneur du texte lui-même. Mais il s'agit de données dont l'interprétation peut être fort délicate.

Après une inscription en vieux malais de Krtanagara du 22 Août 1286 E.C., dont l'écriture est javanaise et non soumatranaise (elle a été envoyée de Java par ce souverain au roi de Malayu), on arrive à une série d'inscriptions dues à un roi nommé Ādityawarmma qui était apparenté à la famille régnant à Majapahit. Le premier document de ce prince est une inscription ornant une magnifique statue de Mañjuśrī (maintenant au Musée de Berlin) (42) rédigée en sanskrit et datée de 1343 E.C., où il ne se donne que le titre de *mantri* (à peu près « ministre »). Quelques années plus tard il prend à Soumatra le titre de Śrī Mahārāja. Toutes ses inscriptions, même le Mañjuśrī du Caṅḍi Jago, sont en écriture soumatranaise nettement différente de l'écriture javanaise de la même époque.

Soumatra nous fournit par ailleurs une inscription bilingue des premiers temps de l'expansion de l'Islam. Il s'agit d'une tombe dont l'un des *maesan* (pierres tombales) est pourvue d'une inscription malaise en caractères soumatranais tardifs, assez aberrants et fort difficiles à lire, tandis que l'autre *maesan* a une inscription arabe. Sans entrer dans les détails qui compliquent l'interprétation de la date de chacune des deux inscriptions, disons que le document en vieux malais est en tout cas du 23 Mars 1380 E.C. (43).

Les documents épigraphiques et paléographiques du pays de Sounda (partie occidentale de Java) sont très rares. Après les inscriptions du Royaume de *Taruma* qui sont parmi les plus anciennes de l'Archipel, et qui sont en écriture pallawa, on trouve une inscription dans le type d'écriture que l'on peut appeler paléojavanais, de la variété plutôt anguleuse, de l'époque de Pu Siṅḍok (44). Du 11 Octobre 1030 E.C., on a une inscription répartie sur quatre pierres dont trois sont en écriture « carrée » (mais sobre, sans aucune fioriture) et la quatrième dans une variété d'écriture qui se rapproche beaucoup plus de celle des inscriptions de Airlangga, tout en ayant sa propre personnalité (45).

Ce n'est que plus tard que se développe un type d'écriture que l'on peut appeler proprement soundanais, mais la plupart de ces documents ne sont ni

(41) Voir G. COEDÈS, *Le Royaume de Çrivijaya*, dans *BEFEO*, XVIII, N° 6, p. 34, avec les planches II (b) et III.

(42) Un moulage de cette statue est au Musée de Djakarta.

(43) Cf. STUTTERHEIM dans *Acta Orientalia*, 14, 1936, pp. 268-279 et MARRISON dans *JMalBrRAS*, XXIV, 1951, part I, pp. 162-165.

(44) Voir l'article du prof. Bosch dans *BKI* 100, 1941, pp. 49-53, qui interprète le chronogramme 854 Śaka, soit 932 E.C. Cet article est accompagné d'une photo reproduisant l'inscription.

(45) Voir les photographies accompagnant l'article de Pleyte dans *TBG*, 57, 1915, pp. 201-218.

datés, ni datables avec précision. Parmi ceux qui le sont, nous citerons l'inscription de Têlaga Rêna appelée couramment « Batu Tulis » qui est pourvue d'un chronogramme dont l'interprétation a prêté à controverse mais qui semble bien être du XIV^e siècle E.C., (46) et enfin celle de Lingga Wangi de 1411 E.C. Les différences avec les types javanais vont en s'accroissant et l'on peut déjà parler d'écriture paléosoundanaise.

Parmi les manuscrits subsistants du pays soundanais, certains utilisent un type spécial d'écriture complètement différent des variétés javanaises et balinaises. Les caractères présentent des pleins et des déliés et sont très stylisés de sorte que leur aspect rappelle au premier abord l'écriture éthiopienne (47). Ces olles sont écrites à l'encre à l'inverse de celles des autres régions de l'Indonésie où le texte est gravé à l'aide d'un stylet. Il y a là un type d'écriture comprenant plusieurs variétés, typiquement soundanaises car elles ne se retrouvent nulle part ailleurs.

Les chiffres, de leur côté, présentent également un grand intérêt. Les Khmèrs avaient originairement un système vigésimal de numération qui a laissé des traces jusqu'à l'époque actuelle (48). Ils ont employé à la période ancienne deux systèmes de chiffres : l'un dont la base est un compte vigésimal (avec des signes pour les nombres de 1 à 10 et des signes spéciaux pour 20, 40, etc., sans zéro), l'autre qui est purement décimal avec seulement neuf chiffres plus le zéro. Ce dernier est donc un système de position en tous points semblable à celui qui régit en Europe l'emploi des chiffres dits « arabes » et que les Musulmans par l'intermédiaire desquels ils semblent bien avoir été transmis aux Européens appellent « chiffres indiens » (49).

(46) C'est le mot désignant le chiffre des centaines qui est douteux. Les deux interprétations qui ont le plus de chances d'être exactes sont celle du prof. H. Djajadiningrat, *Critische Beschouwing van de Sadjarah Banten*, qui choisit 1355 Śaka soit 1433 E.C. et celle du prof. Poerbatjaraka qui interprète 1255 Śaka, soit 1333 E.C. Cette dernière nous semble paléographiquement plus probable. On trouvera une photographie de ce document dans *TBG*, 53, 1911, face à la p. 160.

(47) Cette ressemblance est évidemment purement superficielle. Cf. HOLLE, *Tabel...* col. 82-88 et la planche en appendice, où sont reproduits des fragments en quatre variétés de cette écriture.

(48) Cf., à côté du français dialectal *septante*, *huitante* ou *octante*, et *nonante*, le français standard « soixante-dix » et surtout « quatre-vingts » et « quatre-vingt-dix », qui sont des survivances d'une numération vigésimale celtique. En breton, on dit encore littéralement « deux-vingts », « trois-vingts » et « quatre-vingts » (respectivement *daou-ugent tri-ugent* et *pevar-ugent*).

(49) Nous ne pouvons songer à entrer ici dans les détails d'une querelle où le sentiment semble, en particulier chez Kaye, avoir tenu une bien plus grande place que la recherche impartiale des faits ne devrait le permettre (Cf. G. R. KAYE, *The Bakhshālī Manuscript*, Calcutta, I-II, 1927, pp. 82-84). On lira avec fruit sur cette question, l'excellente mise au point de M. G. Coedès, *A propos de l'origine des chiffres arabes* dans *BSOS*, VI, (1930-32), pp. 323-328, et aussi le Chapitre I de l'ouvrage si révélateur du prof. O. Neugebauer, *Exact Sciences in Antiquity*, Princeton University Press, (1952).

Quelle que soit l'origine réelle des chiffres « arabo-indiens », il est un fait certain, c'est qu'aucune série indienne ne peut être considérée comme l'ancêtre des chiffres utilisés en Indonésie lesquels, compte tenu de l'évolution normale durant les longs siècles de leur existence, forment un tout homogène. Il suffira pour vérifier cette assertion, de comparer les tableaux de chiffres indiens publiés par M. Filliozat avec celui des chiffres indonésiens publié en appendice à notre *EEI*, III (50).

L'Indonésie ne connaît que ce système décimal de position. Il est piquant de constater que l'Occident latinisé a continué à employer les chiffres romains — plutôt incommodes — jusqu'à la veille de la Renaissance (sporadiquement même beaucoup plus tard), bien que les chiffres arabes fussent déjà connus depuis plusieurs siècles, alors que le Cambodge, le Champa et l'Indonésie employaient une numération décimale de position au moins dès le VII^e siècle E.C., et, dans ces deux derniers pays au moins, à l'exclusion de toute autre (51).

L'emploi de chronogrammes, c'est-à-dire de dates exprimées à l'aide de mots ayant symboliquement une valeur numérale, qui est plus ancien encore, n'a d'ailleurs de sens que si l'on sous-entend l'existence d'un système de position puisque chaque mot représente, selon la place qu'il occupe, les unités, les dizaines, les centaines ou les milliers (52).

En Indonésie, le plus ancien chronogramme connu se trouve dans une inscription javanaise en sanskrit de 654 Śaka (= 6 Octobre 732 E.C.). Les

(50) Cf. d'une part *l'Inde Classique*, II, pp. 705-707, en particulier les chiffres décimaux de cette dernière page, et de l'autre, dans *BEFEO*, XLVI (1952), le tableau placé après la p. 106. On remarquera que si les chiffres 1, 2, 3 du manuscrit de Bakhshālī par exemple, ressemblent fort aux chiffres javanais du IX^e siècle E.C., et si le 7 présente avec eux une certaine analogie, les autres signes numériques indiens n'ont pour ainsi dire aucun rapport avec les chiffres indonésiens. On voit que, sans préjuger du lieu d'origine ultime de la numération décimale de position, il ne peut être question, dans l'état actuel de la documentation, d'admettre l'hypothèse d'un emprunt pur et simple à l'Inde par les pays du Sud-Est Asiatique en particulier par l'Indonésie car, si tel était le cas, il serait inconcevable que les formes des chiffres dans les deux régions ne révèlent pas plus de ressemblance. Il y a là, pour ceux qui seraient tentés de se contenter d'une solution simpliste, un fait à retenir et que l'on ne doit pas minimiser.

(51) Ce n'est en effet guère avant le XV^e siècle que les chiffres arabes, employés depuis longtemps concurremment avec les chiffres romains, commencent à passer dans l'usage courant pour exprimer les millésimes, par exemple dans des tapisseries datées, plus tard dans les dessins de A. Dürer, etc. Pour une reproduction récente de chiffres décimaux en Europe au Moyen-Âge dans un ouvrage technique, voir la planche jointe à l'article du Dr. W.E. Van Wijk, *Un Comput de la fin du douzième siècle*, dans les *Actes du VI^e Congrès d'Histoire des Sciences* (Amsterdam 1950), pp. 133-139.

(52) Il y a en Indonésie quelques exemples, rares, de l'emploi de mots à valeur numérale symbolique pour 11 et 12, mais même dans ce cas, le nombre ainsi obtenu doit être interprété dans un système de position. C'est le cas dans l'inscription javanaise (en sanskrit) de Wurare par exemple, datée du 21 Septembre 1289 E.C., où les deux mots valant 11 et 12 sont à interpréter 1211 Śaka. (Cf. *BEFEO*, XLVI, pp. 72-73, et XLVII, p. 79.)

millésimes exprimés en nombres écrits en toutes lettres, usuels au Cambodge pendant la période la plus ancienne, sont très rares en Indonésie et postérieurs à cette date.

Au Cambodge, le plus ancien millésime en chronogramme, qui exige la connaissance de la numération de position, est 520 Śaka = 598 E.C, donc antérieur de plus d'un siècle. Au Champa cette numération apparaît en 609 Śaka = 687 E.C. Il est curieux de constater par ailleurs que l'emploi de la numération décimale de position au moyen de chiffres est attestée la même année à Soumatra et au Cambodge, c'est-à-dire en 605 Śaka selon la lecture de M. Coedès ou 604 selon la nôtre (683 ou 682 E.C.) (53).

De même que pour les caractères d'écriture, certains chiffres au moins (on n'a pas pour toutes les époques de séries complètes), sont pratiquement les mêmes en pays khmèr et en Indonésie à la fin du VII^e siècle E.C. Ils se différencient ensuite tellement qu'ils n'ont maintenant pas plus d'analogie entre eux qu'ils n'en ont avec les chiffres européens.

On voit tout l'intérêt que présente, pour une meilleure compréhension des différents courants culturels, l'étude des variétés d'écriture en usage et il y a dans ces questions de paléographie comparée, un vaste champ de recherches pour lequel les publications et surtout les collections d'estampages et de photographies de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et des divers Services Archéologiques du Sud-Est Asiatique — sans parler des originaux conservés dans les Musées ou restés *in situ* —, représentent autant de mines de grande richesse, exploitées seulement en partie jusqu'ici.

Djakarta, mai-octobre 1955

(53) Voir les photographies des deux millésimes en question dans l'article de M. Coedès dans *BEFEO*, XXX, pl. VII.

APPENDICE

Afin de rendre plus vivant notre texte et donner en même temps une idée des transformations subies par les caractères d'écriture au cours des âges dans les différentes régions, nous joignons à cet article huit petits tableaux qui rendront plus claire l'évolution de quelques caractères. Ne pouvant en effet songer à donner des alphabets complets, nous avons choisi cinq aksara : *ta, pa, ma, ra* et *sa*.

On pourra constater que la majorité des exemples est empruntée à l'Indonésie, ceci pour deux raisons : les alphabets indonésiens sont assez mal connus en dehors du cercle restreint des spécialistes et nous avons à notre disposition plus de documents les concernant. Pour l'écriture khmère, il eût été facile, au moyen des six volumes du *Corpus* publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de multiplier les exemples. Nous nous sommes contenté de donner les plus saillants. Pour les autres alphabets, le cham en particulier, peu de photographies ou même de fac-similés ont été publiés et nous n'avons pas pu réunir un matériel de comparaison bien riche. Les types principaux se trouvent cependant représentés.

En dehors des documents épigraphiques, nous avons utilisé la *History of the Thai writing* de M. G. Coedès (Bangkok, 1924) qui donne des tableaux complets des écritures khmères, thaïes et de plusieurs variétés apparentées.

En ce qui concerne les alphabets des Philippines, nous nous sommes servi de la brochure de Pardo de Tavera, *Contribución para el estudio de los antiguos alfabetos filipinos*, Lausanne 1884, ainsi que de Fletcher Gardner et Ildefonso Maliwanag, *Indic writings of the Mindoro-Palawan axis*, Sans Antonio (Texas), 1939, 3 vol.

Pour les caractères imprimés, nous ne pouvons que renvoyer à l'ouvrage publié par l'Imprimerie Nationale, *Notices sur les caractères étrangers anciens et modernes...* réunies par Ch. Fossey, nouvelle édition, Paris, 1948.

Il y a enfin l'excellent ouvrage d'ensemble de M. James G. Février, *Histoire de l'Écriture*, Paris, 1948. Malheureusement le Sud-Est Asiatique y est traité d'une façon extrêmement brève et n'est illustré que par quatre alphabets de la famille thaïe ce qui est bien insuffisant, car des spécimens des écritures de plusieurs régions, dont l'Indonésie, font ainsi complètement défaut.

Ces Tableaux parlent en quelque sorte d'eux-mêmes. On remarquera que les groupements par régions sont en partie basés sur le type d'écriture et non uniquement sur les divisions politiques du Sud-Est Asiatique. Chaque fois que la chose a été possible, nous avons donné le nom ou une caractéristique du document épigraphique qui permettra de le retrouver dans les publications spécialisées, en particulier, pour le pays khmère, dans les *Inscriptions du Cambodge* de M. G. Coedès et pour les documents chams, dans les *Notes d'Épigraphie* de L. Finot. En ce qui concerne l'Indonésie, nous indiquons le nom que nous avons choisi et que l'on pourra retrouver dans l'Index publié en appendice à notre *EEI*, IV dans *BEFEO*, XLVII (1955). Les seules exceptions sont quelques inscriptions, la plupart non datées, que nous n'avons pas étudiées jusqu'ici.

Ce sont, dans le tableau B :

Soumatra : « Lampung XIV^e siècle ? ». Il s'agit d'un fragment d'invocation hindouiste sur pierre, maintenant au Musée de Djakarta sous la cote D 154. Il est encore inédit et notre datation est provisoire. Il est d'ailleurs possible que l'écriture, très irrégulière, soit javanaise et non soumatranaise.

Dans le tableau C :

Java : Marsëmu = KO, XIII (avec fac-similé).

Er Kuwing = KO, XVII (avec fac-similé).

« Copie » fin du XIV^e siècle = KO, VIII (avec fac-similé).

Trailokyapuri = OJO, XCIII avec la planche 14 (photo d'un fragment d'estampage).

Dans le tableau D :

Bali : Tambëlingan I = Van Stein Callenfels, EB II et pl. II.

Sounda : Tëlaga Rëna = « Batu Tulis » cf. TBG, 53, 1911, face à la p. 160 (photographie).

Jayagiri = « Këbantënan » cf. TBG, 53, 1911, face à la p. 164 (trois fac-similés).

Lingga Wangi, cf. TBG, 24, 1876-78, p. 588 (fac.-similé).

Kawali, cf. TBG, 53, 1911, face à la p. 167 (photographie).

Dans le tableau E :

Quatre statuettes javanaises de bronze dont l'inscription (la stance *ye dharmmä* ...) n'a pour autant que nous sachions pas été publiée en photographie. Nous pensons y revenir bientôt dans un article spécial.

Des deux statuettes en bronze d'Amoghapāsa que nous avons désignées par « Kṛtanagara » parce qu'elles mentionnent le nom de ce souverain, l'une, conservée en Allemagne, a été publiée par Speyer dans *Verlagen en Mededeelingen van de Koninklijke Academie van Wetenschappen*, section *Lettres*, 4^e reeks, deel VI, face à p. 138, tandis que l'autre, maintenant au Musée de Leiden, nous a été accessible par une photographie que nous devons à l'obligeance du Directeur de ce Musée, le Dr. P.H. Pott, que nous sommes heureux de remercier bien vivement ici.

Les légendes des statues en pierre du Caṇḍi Jago (Java Oriental) ont été publiées il y a près de cent ans par Friederich dans les *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap*, vol. 26, (1857), 1^{re} partie, mais nos fac-similés ont été faits sur les originaux.

Quant aux caractères carrés que nous avons groupés sous la dénomination « Statues circa 1077 », il s'agit de deux inscriptions au dos de deux statues de pierre étudiées par Stutterheim dans ses *Oudheden van Bali* et dont l'une, désignée par lui « GP 4 » (cf. OB : 71) est effectivement datée de 999 Śaka = 1077 E.C., tandis que l'autre (inscription « w » cf. OB : 74) à en juger d'après l'écriture, ne saurait être très éloignée de la première dans le temps. Pour des photographies, voir OB, volume de planches, fig. 110 et 111.

Les caractères modernes de Soumatra de la région de Rambang-Ogan et de Lampung sont reproduits d'après des tableaux d'alphabets recueillis sur place par M. Budenani du Service Culturel (Djawatan Kebudayaan) du Ministère de l'Éducation Nationale de la République Indonésienne à Palembang. Il nous est agréable de remercier ici le Chef du Service Culturel pour Soumatra Méridional, M. R. Moh. Saleh qui nous a permis de copier les tableaux en question.

A. TYPE PALLAWA ANCIEN

ta pa ma ra sa

FU-NAN Vō-Canh c.300	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
ČAMPA Hòn-Cút c.350	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Đông-Yên-Châu c.400	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Chđ-Bính c.400	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
KALIMANTAN Kutai c.400	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
SUNDA Či Arutén c.450	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Tugu c.450	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
PÉNINSULE Mahānāvika c.450	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
MÔN P'ra Pathom c.600	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
KHMER T'ol Wat Kommu 611	𑀓	-	𑀇	𑀩	-
" Črusy Amp'le 625	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" T'ol Kōk Práh 657	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" T'ol Práh Thāt 673	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Kuhā Lōn 674	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
ČAMPA Kwan Pir 716	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
SUMATRA Śrī Wijaya 682	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Śrī Wijaya 686	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
JAWA Čangal 732	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
PÉNINSULE Ligor 775	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
MÔN Lop' buri c.800	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭

B. EVOLUTION DU TYPE PALLAWA

ta pa ma ra sa

KHMER Bākon 881	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Práh Kō 893	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Tā Kin 1001	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Prāsāt Khnā 1041	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Kōk Rokā 1182	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Prāsāt Tā An 1267	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
ČAMPA Pō Klavy Garai 950	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Mj-sōn 991	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Lai Cam 1055	-	𑀣	𑀇	𑀩	-
" Bính-Đinh 1401	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
PÉNINSULE Grahi 1183	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Č'aiya 1231	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
SUMATRA Ādityawarman 1374	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Lampung XIV ^o	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	-
MÔN Lamp'un 1213	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
THAI Ram K'inhog 1283	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Č'iey Mai 1499	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" P'ra Narai 1679	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
LAO Wat That 1548	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
BIRMA Dan sai 1562	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭

C. TYPE PALEOJAVANAIS

ta pa ma ra sa

JAWA Kañjuruhan 760	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Hwuy 822	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Pu Haway Gēlis 827	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Tulay Air 850	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Wayuku 854	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Wukiran 863	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Mulak I 878	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Marsēmu c.878	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Baliyawan 891	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Er Kuwig c.913	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Lingasuntan 929	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Čane 1021	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Hantay 1135	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Pakis Wetan 1267	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Tuhañaru 1323	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Gañak Mada 1351	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Copie fin XIV ^o	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Warigin Pitu 1447	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Pamintihan 1473	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Trailokyapuri 1486	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭

D. PALEOBALINAIS et PALEOSOUNDANAIS

ta pa ma ra sa

BALI Turuñan II 911	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Sanur 914	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Tambligan I c.938	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Pejey I 953	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Bwahan I 995	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Bwahan II 1026	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Bañu Rara 1072	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Air Tabar c.1115	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" DharmaHañar 1195	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Bañi III 1204	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Hyay Putih 1324	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Hra Abay II 1384	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Tambligan III 1398	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" G. Panulisani 1430	𑀓	-	𑀇	𑀩	-
SUNDA Sañ Hyay Tapak 1030	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Tēlaga Rēna 1333	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Jayagiri c.XIV ^o	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Linga Wagi 1411	-	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Kawali c.XV ^o	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Manuskriit XVI ^o	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭

E. SIDDHAMĀTRKĀ

ta pa ma ra sa

JAWA Kalasan 778	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Kēlurak 782	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Bronze c.VIII ^o	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	-
" " c.VIII ^o	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	-
" " c.VIII ^o	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	-
" " c.VIII ^o	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	-
BALI Sanur 914	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
JAWA Kētanagara c.1290	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Kētanagara c.1290	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Čandi Ĵago fin XIII ^o	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭

F. ECRITURE CARREE

JAWA Lučēm 1002	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Karang Rējā 1134	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Sapu Añin 1190	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
SUNDA Sañ Hyay Tapak 1030	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
BALI Purā Sibi I 1024	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
" Statues c.1077	-	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭

G. TYPES DE TRANSITION

JAWA Surāñalā 1702	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭
SUMATRA Palembang 1769	𑀓	𑀣	𑀇	𑀩	𑀭

Fig. 15

EVOLUTION DES CARACTERES INDIENS DANS LE SUD-EST ASIATIQUE

TOUS LES MILLESIMES SONT EN ERE CHRETIENNE.